# CHAPITRE PREMIER

Cette phrase, ma grand-mère la répétait souvent. Je la vois encore, debout à côté du poêle en fonte fissuré que mon père avait si péniblement traîné à la maison à la force de ses bras. Subitement, la nouvelle nous parvenait. « Tchékhov est parti. » « Kerentz est tombé en disgrâce. » « Il semble que Dolov ait eu une "crise cardiaque" tout à fait opportune. » Chaque fois, avec une grimace de mépris, elle marmonnait d'un ton amer, la tête baissée vers les marmites posées sur le feu : « Seuls les idiots se lèvent pour crier de joie lorsqu'un nouveau prince monte sur le trône. »

Pendant des années, je n'ai pas compris le véritable sens de cette phrase. J'avais été, dans mon enfance, bercé par les contes de ma grand-mère, peuplés de belles princesses et de nains malfaisants, je connaissais toutes les histoires de géants au grand cœur et de palais de glace cachés au creux des montagnes. Et même si je l'entendais souvent, sa critique acerbe ne pouvait que nourrir les délires magiques de mon imagination. Je voyais apparaître un jeune prince tout juste couronné assis sur son trône, et je croyais que ma grand-mère disait seulement que les sujets du nouveau roi étaient censés ne jouer qu'un seul rôle : rester agenouillés.

Et n'étions-nous pas parfaits dans ce rôle ? Mon père ne cessait de grogner, répétant à ma mère :

– On ne peut pas nous enfoncer davantage. Tu le vois bien. On nous écrase, on nous met plus bas que terre.

Et chaque fois, elle le faisait taire.

– Grigor, je t'en prie. Pas devant le petit. Et jamais en dehors de la maison.

Car même en ce temps-là, on chuchotait que des gens avaient disparu en allant au travail ; personne n'avait rien vu, rien entendu. Et personne ne revenait jamais.

– Et ça, disait mon père, c'est parce que le temps d'arriver là-bas, ta barbe serait tellement longue que tu marcherais dessus.

(« Là-bas », c'était à l'extrémité nord-est du pays, au-delà de la grande chaîne de montagnes et des golfes glacés de Kolskaya et Vlostok, où même la pêche s'arrête six mois de l'année, quand la mer est gelée).

Ma grand-mère haussait les épaules. Pour elle, tous les camps de prisonniers se valaient. Et pour quelqu'un qui n'avait jamais quitté notre province, tous les lieux paraissaient aussi lointains et aussi proches que les collines de Chelya, derrière lesquelles se couchait le soleil. Elle grattait de son ongle noir les derniers navets pour en enlever les filaments de terre grise, et racontait pour la énième fois l'histoire qui la faisait pouffer de rire mais qui me bouleversait complètement.

– Les jumeaux Kulik, ils savent, eux, où sont ces camps. Pauvres garçons. Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, mais ils avaient des caractères très différents. Viktor, à l'époque, il était comme Youri maintenant. (Elle tendait un doigt vers moi.) Il écoutait tout, regardait tout.

Et tout le temps, il demandait : « Pourquoi ci ? Pourquoi ça ? » Oh oui, ça moulinait tout le temps dans la tête du jeune Viktor. Mais le préféré de leur mère, c'était Stephan. Un gamin doux comme un agneau. Il ne pensait qu'à aller pêcher à la rivière.

Je restais immobile, appliqué, le front penché sur mon livre de classe ; je souhaitais de toutes mes forces que ma grand-mère se brûle ou se coupe un doigt, qu'il se passe n'importe quoi, même qu'elle renverse le bouillon pourtant très clair, plutôt que de poursuivre son histoire.

– Un jour, les hommes du Tsar sont venus arrêter le jeune Viktor. Je vois encore le capitaine, debout face à la mère de Viktor, en train de lui débiter les chefs d'accusation ; et elle, elle comprenait rien, bien sûr. Elle était pas très intelligente, elle était pas allée à l'école. À la fin, le capitaine avait levé les yeux ; elle le regardait, bouche bée, et même, elle bavait tellement elle avait peur. Il lui avait répété « Sédition », puis il avait eu pitié d'elle. Il avait expliqué : « Rébellion bête et méchante », qui sapait l'autorité du Tsar.

Je détestais cette histoire, j'aurais tant voulu qu'elle se termine là.

– Alors, les soldats sont partis à la recherche du jeune Viktor. Mais personne les a aidés. Certains, dans le village, sont allés jusqu'à murmurer que le frère jumeau de Viktor était peut-être à la rivière, en train de pêcher, comme d'habitude. Quant à celui que les soldats étaient venus arrêter, personne a osé risquer seulement une hypothèse, des fois qu'elle se vérifierait.

J'avais compris, depuis longtemps, que tous les personnages de cette histoire étaient forcément morts aujourd'hui. Malgré tout, mon cœur se serrait rien qu'à l'entendre.

– À la fin, bien sûr, le capitaine a perdu patience. Plus de trois heures passées à essayer de trouver un gamin qui n'avait même pas de poil au menton. « Allez me chercher l'autre », il a dit à ses hommes. Ils sont allés à la rivière, et ont pris le pauvre Stephan – et même ses beaux poissons, à ce qu'on raconte – et ils l'ont emmené. Trois jours plus tard, le jeune Viktor est rentré. Son idiote de mère a dû lui cracher tout son venin à la figure : « C'est ta faute ! Tous tes beaux discours, au beau milieu de la place du marché ! Toutes tes pétitions, tes réunions ! » Dieu seul sait quelles malédictions elle a dû lui lancer. Tout ce que je sais, c'est que le lendemain, le garçon avait quitté le village ; il était parti à la recherche de son frère, pour se rendre en échange de sa liberté. (Une nouvelle grimace de mépris.) Et ils sont jamais revenus, ni l'un ni l'autre. Leur mère avait gagné le gros lot !

Pour grand-mère, c'était la fin d'une très bonne histoire. Elle ne pouvait s'empêcher de ricaner, pensant que Viktor et sa mère étaient de fieffés idiots. (Et comme chaque fois que j'ébréchais une assiette ou laissais le feu s'éteindre, elle ajoutait : « L'idiotie, pas besoin de la semer, c'est comme le chiendent, elle pousse toute seule. ») Elle ne pensait pas, contrairement à moi, que peut-être Viktor était rentré non pas pour être couvert de malédictions, mais pour sécher les larmes de sa mère. Il ne lui vint jamais à l'esprit qu'un jeune homme qui se souciait assez de justice et d'équité pour risquer sa liberté en clamant son opinion haut et fort sur la place du village et en distribuant des tracts pouvait peut-être suivre son frère de son plein gré, par-delà les déserts de glace, pour essayer de lui épargner sept longues années de travaux forcés qu'il ne méritait pas.

Ces histoires d'hommes et de femmes qui fuyaient les villes et les villages pour se cacher des soldats du Tsar pendant des années m'étaient familières. Je trouvais certains des récits de ma grand-mère inquiétants. Mais jusqu'à ce que je commence à aller à l'école, les souvenirs qu'elle me racontait de sa vie dans son village ressemblaient beaucoup à des histoires de pirates, de bandits de grand chemin et de félons. Finalement, il n'y avait plus de Tsar depuis longtemps – on lui avait tranché la gorge et sa famille avait été dispersée bien avant que les Cinq Grands Chefs aient proclamé la République. (« Quel jour béni que celui-là ! disait mon père avec un rictus. Ce jour-là, on a fait croire au plus grand nigaud de notre classe que tous les pétards et les drapeaux avaient été sortis pour son treizième anniversaire. »)

Personne n'était donc à l'abri d'une mauvaise fortune. Même dans ma classe, à l'école, il y avait le pauvre Vladimir avec ses jambes estropiées, la joyeuse Ludmilla et son visage couvert de pustules, et Fedor Kalinsky, dont la famille avait été ratissée par le choléra en moins d'une semaine, le laissant tellement choqué et abruti qu'il se prenait une correction par jour.

– Quelques mots simples ! hurlait notre maître à Fedor, les narines gonflées et rouges sous l'effet de la rage et de l'impuissance. Il t'est donc impossible de marcher au pas et de dire quelques mots simples dans le bon ordre ?

Nous brandissions les bannières et reprenions la répétition du défilé d'anniversaire une nouvelle fois.

– En ce grand jour, nous saluons Nos Chefs Bien-Aimés, et rejoignons avec enthousiasme la Longue Marche Vers Un Avenir Meilleur Pour Tous.